



## **CONTRE-CULTURES : HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN**

**Olivier Penot-Lacassagne**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3*

Qu'appelle-t-on une contre-culture ?

Connaissant aujourd'hui une large publicité médiatique, le mot souffre d'une imprécision sémantique manifeste. Presse, radio, télévision en font un grand usage sans que l'on sache vraiment de quoi il s'agit. Galvaudée, l'appellation est un fourre-tout commode : elle évoque les *Sixties* et le rêve hippie, le psychédéisme et la Californie, l'amour libre et les enfants-fleurs, le festival de Monterey et celui de Woodstock.

Évocations vagues, nimbées d'une nostalgie entretenue par la presse magazine et la mode, ou à l'inverse enlaidies par les sarcasmes des gardiens du bon ordre et des valeurs éternelles, salis ou corrompus par ces années d'émancipation coupable, d'amollissement général, voire, pour les plus excités, de rejet barbare des humanités. Il est vrai que l'époque, qu'elle soit regardée positivement ou négativement, est orageuse. L'agitation qui la secoue est inédite. Cette nouveauté réclame une définition.

Contestation, désobéissance civile, dissidence, inservitude, insoumission, rébellion, sédition... : les termes utilisés pour rassembler les voix protestataires qui se font entendre, à contre-courant de la norme majoritaire ou en rupture avec les discours dominants sont nombreux. Dans ces voix discordantes qui crient leurs différends autant que leurs différences, dans ces voix non conformes qui font face aux opinions admises, il y a quelquefois beaucoup plus qu'un désaccord ponctuel (politique, idéologique, socio-économique ou culturel) qui pourrait être levé par la négociation, le processus électoral, la sanction ou la répression. Il y a là, portée par une minorité active d'hommes et de femmes, l'expression d'une volonté de rupture et d'affranchissement. La divergence, le désaccord, l'opposition prennent alors une autre dimension. La protestation adopte les lignes d'un contre-modèle ; elle édicte une orientation nouvelle, qualifiée de contre-culturelle.

Mais à nouveau les mots abondent pour dire cette rupture. *Underground*, culture « alternative », culture « parallèle », « anti-culture », culture « résistante », « bohème », « sous-culture » : ces notions, à l'apparente synonymie, entretiennent les unes avec les autres des rapports de voisinage qui en brouillent l'analyse<sup>1</sup>. Elles établissent des relations de ressemblance, se chevauchent sans se confondre tout à fait. Il n'est donc pas inutile de revenir sur l'histoire de cette notion revêche.

Dira-t-on de la contre-culture qu'elle peut être décrite comme « ce qui rend la vie digne d'être vécue » (T.S. Eliot) ? Dignité combattante, présentée comme une critique radicale, parfois violente, des représentations propres à une époque donnée, constitutives d'une idéologie, d'un modèle, d'une *doxa* ; dignité minoritaire—politique, sociale et culturelle—érigée à l'encontre d'un système de valeurs aliénant...

Sont d'emblée et fermement écartés les discours mous ou complaisants, contaminés par l'usage journalistique du mot, discours qui, maintenant cette notion dans une posture infantile, la réduisent à la manifestation plus ou moins audacieuse de la contestation juvénile : crise ponctuelle, adolescente et post-adolescente, synthétisée par la célèbre formule « Sex, drugs and rock'n'roll ». Cette agitation, bruyante de musiques exotiques et parée de colifichets, ne nous retiendra pas : on connaît trop bien cet album de photos que chaque époque, en mal d'elle-même, feuillette avec plus ou moins d'envie, d'amertume ou de rancœur. Cet album, on le sait, renvoie obstinément aux années soixante américaines, avec ses événements majeurs, ses figures de proue, ses icônes, ses récits, ses lieux communs, ses parfums et ses clichés—bel ensemble dont les révoltés de la vieille Europe auraient hérité. Parlez de contre-culture... et c'est l'Amérique contestataire des *Sixties* qui, spontanément, surgit dans les esprits ! Or, cette spontanéité « naturelle » est bien une construction « culturelle ».

Cerner les enjeux des différentes formes de cette Amérique dissidente est à l'évidence essentiel pour comprendre ce que peut être une contre-culture. Mais réduire cette dernière à son expression américaine (certes prolongée par les appropriations et les captations européennes)

---

<sup>1</sup> Sur ces notions, voir Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957.

est une posture réductrice difficilement soutenable, même si cette croyance s'est imposée dans l'imaginaire collectif.

Car il y a *des* contre-cultures.

Parmi ces contre-cultures, il y a la contre-culture américaine, sans doute inaugurale. Cependant, pluraliser le mot est une proposition qui ne va pas de soi. C'est là contrevenir aux usages les mieux établis, en particulier par les historiens nord-américains ; c'est déranger les attendus, déplacer les savoirs. Quelles seraient en effet ces autres contre-cultures qui viendraient après elle, lui succédant jusqu'à aujourd'hui en un feuilleté contradictoire sans en être l'imitation, la répétition ou la duplication ?

Pour répondre à cette question, il importe de rappeler dans quel contexte le mot est apparu ; quelle en a été la définition et qui a construit cette définition.

### **De la raison technocratique**

Depuis quelques années, on observe deux tendances critiques concurrentes. La première s'inscrit dans la lignée de l'ouvrage de Ken Goffman et Dan Joy, *Counterculture Through the Ages: From Abraham to Acid House*, publié en 2004<sup>2</sup>. Cet ouvrage propose un usage extensif du terme, puisqu'il est utilisé pour des actes de dissidence aussi différents que ceux incarnés par Abraham, Prométhée et Socrate, par les maîtres du taoïsme, du soufisme et du zen, par les troubadours du Moyen Âge, le mouvement transcendantaliste américain ou la bohème parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle, par le Paris des années vingt, les hippies de Haight-Ashbury, les féministes radicales ou encore les hacktivistes de l'actuelle cyberculture. Extension pléthorique par conséquent, qui immerge le terme dans tous les contextes historiques, sollicite toutes les marges, géographiques autant que sociales, unifie les modes de pensées et babélise les langages de la contestation.

On peut bien sûr adopter ce point de vue. On peut unifier le temps, compiler les épisodes, entremêler les résistances, aplanir les différences et chercher dans cette variété considérable des éléments communs. On peut arguer que du Socrate de la Haute Antiquité aux pirates

---

<sup>2</sup> New York, Villard, 2004.

informatiques d'aujourd'hui, en passant par les troubadours, les coureurs des bois, les chercheurs d'or et les prédicateurs de tous poils, la dissidence est une lame de fond qui traverse les siècles. Tirant les conséquences d'une telle démarche, on peut, sans sourciller, placer cet ensemble disparate sous le label unifiant de contre-culture. C'est ce que font les auteurs de ce livre.

Plutôt isolé mais bien dans l'air du temps, ce syncrétisme éclectique produit une fiction parfois séduisante. Débordant les limites étroites de la modernité, elle embrasse les siècles, les continents, et nous transporte loin de l'approche habituelle du phénomène contre-culturel. Riche d'anecdotes, cette fiction est cependant inconsistante sur les plans théorique et critique : tout et n'importe qui, tout et n'importe quoi, dès lors que placés sous la bannière du refus ou de la négation, y devient *de facto* manifestation contre-culturelle. Les faiblesses d'une telle lecture sont évidentes.

La seconde approche, qui est celle des historiens et des Américanistes, désigne par cette notion l'agitation contestataire, à la fois politique et culturelle, d'une partie de la jeunesse américaine des années soixante. Historiquement étayée, cette approche se préserve du tachisme hasardeux de la première. Les processus d'écriture qui la constituent en révèlent cependant les fragilités. Le récit souffre du complexe de la scène fondatrice : l'Amérique, ses étudiants réfractaires, ses minorités en lutte, sa jeunesse rebelle<sup>3</sup>. Ce *storytelling* s'est longtemps imposé : on constate aujourd'hui ses limites et ses insuffisances.

Le terme de contre-culture est popularisé par le livre de l'Américain Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture*, qui paraît en 1968 et dont le succès impose l'expression « contre-culture » auprès du grand public et dans les médias<sup>4</sup>. Professeur d'Histoire à la California State University de Hayward, Roszak analyse la révolte des jeunes Américains. Examinant les conditions historiques de leur contestation, il en relève les formes d'expression et s'interroge sur leur devenir. La thèse centrale de l'ouvrage, sous-titré : *Reflections on the Technocratic Society and Its Youthful Opposition*, est que la contre-culture constitue une

---

<sup>3</sup> Le succès des livres de Greil Marcus, en particulier de *Lipstick Traces. Une histoire secrète du vingtième siècle* (1989) a encouragé de telles lectures.

<sup>4</sup> Le livre de Roszak paraît dans sa traduction française en 1970, chez Stock, sous le titre *Vers une contre-culture*. C'est cette édition que nous utilisons.

réaction directe au rationalisme de la société étasunienne, définie comme une « technocratie » – « système social où une société atteint le sommet de son intégration “organisationnelle” ». « Se réclamant d’impératifs aussi indiscutés que la nécessité d’efficacité, de sécurité sociale, de coordination des hommes et des ressources, d’une prospérité toujours accrue, écrit Roszak, la technocratie s’emploie à pallier les faiblesses et les erreurs de la société industrielle »<sup>5</sup>.

Rationaliser l’homme comme on maîtrise une machine (l’auteur parle de la réduction de l’homme « à l’état d’animal technique »)<sup>6</sup> ; planifier et optimiser l’existence comme on organise et optimise un système ; capter le négatif en le recyclant positivement : telles sont les finalités de la technocratie.

La systématisation méticuleuse s’étend [...] à tous les domaines de la vie, nous proposant une organisation humaine correspondant à la précision de notre organisation mécanique. Nous en arrivons ainsi à l’ère de la technique sociale, où il s’agit d’orchestrer tout le contexte humain qui entoure le complexe industriel. La politique, l’enseignement, les loisirs, les divertissements, la culture dans son ensemble, les pulsions inconscientes et [...] la contestation même de la technocratie, tout cela devient objet d’une étude et d’une manipulation purement technique<sup>7</sup>.

Le propos de Roszak n’est pas isolé. D’autres, Herbert Marcuse et Charles Wright Mills en particulier, développent une analyse similaire de la société américaine<sup>8</sup>. Mais comment cette critique accueille-t-elle les manifestations contre-culturelles observées ? Pourquoi est-ce cette dissidence qui, à l’exclusion de toute autre forme d’opposition, semble porter atteinte de manière salutaire au totalitarisme technocratique ? Deux raisons sont avancées.

La première découle du constat selon lequel la technocratie ayant « la propriété de se rendre idéologiquement invisible », « ses valeurs et ses théories sur la réalité deviennent aussi insidieusement envahissantes que l’air que nous respirons ». Invisible, « naturelle », elle échappe donc aux discours politiques traditionnels qui structurent la société capitaliste. Qu’ils soient de droite ou de gauche, ces discours débattent des « règles du jeu » technocratiques ; ils les défendent ou les contestent, mais ils le font sans affecter ce jeu dont ils sont faits, jeu qui les conditionne et qui les arbitre : « Les violents débats entre conservateurs et libéraux extrémistes

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>8</sup> Charles Wright Mills publie en 1956 *The Power Elite*, dans lequel il stigmatise une société qui transforme les citoyens en « joyeux robots » manipulés par une caste dominante, unie et puissante. L’ouvrage est traduit en français en 1969, chez Maspero, sous le titre *L’Élite au pouvoir*.

et réactionnaires touchent à tout *sauf à la technocratie*, parce que celle-ci n'est pas conçue [...], dans nos sociétés industrielles avancées, comme un phénomène politique. Elle y occupe la place d'un grandiose impératif culturel qui ne saurait être discuté ou remis en question »<sup>9</sup>.

« *Soft machine* » totalitaire (la formule est de William Burroughs), voilà ce qu'est une technocratie : une « puissance coercitive » aux techniques de moins en moins perceptibles, qui suscite l'acceptation et la participation de tous les citoyens à qui est promis un épanouissement rationnellement programmé : « Dans notre société industrielle avancée, l'art de la domination technocratique est devenu si subtil et si bien rationalisé que même ceux qui régissent notre vie au niveau de l'État et des corps constitués refusent de se voir comme les agents d'un contrôle totalitaire. Ils se voient plus volontiers comme les *managers* consciencieux d'un système social libéral et généreux qui, par le fait même de son opulence proclamée, est incompatible avec une quelconque forme d'exploitation »<sup>10</sup>.

La seconde raison développée par Roszak tient à l'efficacité maximale du système. Épanouissement des personnes, abondance matérielle, bonheur calibré... Certes, des « problèmes » subsistent (pauvreté économique, misère sociale, discriminations raciales ou sexuelles) ; mais dans cet univers sans faille, ces problèmes sont en réalité de « faux problèmes ». Car pour chacun existent des « solutions techniques » (des programmes économiques et sociaux par exemple), qui viendront bientôt les résoudre<sup>11</sup>. Nos cœurs, nos désirs, nos besoins sont donc sondés pour être satisfaits ; et ils le sont par des « experts », c'est-à-dire, précise Roszak, par cette « élite » dont « l'esprit directorial » s'identifie « avec la raison elle-même »<sup>12</sup>. Cette élite travaille au bonheur de tous : c'est elle qui le définit, c'est elle qui le programme, c'est elle qui le fabrique.

De cette parole technocratique qui indique la voie à suivre, Roszak donne deux exemples. Le premier est tiré d'un discours du Président John F. Kennedy prononcé à l'Université de Yale en juin 1962 ; le second est extrait du livre de Robert S. McNamara, *The*

---

<sup>9</sup> Roszak, *op. cit.*, p. 21.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

*Essence of Security*, publié en 1968<sup>13</sup>. Six années séparent ces deux proclamations, années durant lesquelles ce qu'on appelle « contre-culture » émerge et se déploie<sup>14</sup>.

Selon Kennedy, l'économisme, science nouvelle, supprime le politique ; l'expertise technique évacue le questionnement philosophique. En effet, constate-t-il, « l'organisation pratique d'une économie moderne » ne peut plus s'encombrer des vieilleries idéologiques des décennies passées ; l'orientation et la signification de la « marche en avant » sont dictées par sa finalité matérielle. Les « fins transcendantes » (politiques et/ou philosophiques) sont donc effacées de cette vision techniciste de la société et de la vie. Les réponses à apporter aux problèmes rencontrés sont désormais des « réponses techniques et non politiques ».

Le propos de l'auteur de *The Essence of Security* prolonge cette visée. « Certains critiques, observe McNamara, craignent que nos sociétés libres et démocratiques ne deviennent sur-dirigées. Je dirais que c'est le contraire qui est vrai. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la vraie menace pour la démocratie ne procède pas d'une sur-direction mais d'une sous-direction. Sous-diriger la réalité n'est pas rester libre mais simplement laisser quelque autre force que la raison lui donner forme. Cette force peut être l'émotivité débridée, la cupidité, l'agressivité, la haine, l'ignorance, l'inertie – n'importe quoi d'autre que la raison »<sup>15</sup>.

De ces discours officiels qui mêlent, sous l'emblème de la raison technocratique, efficacité, sécurité, contrôle rationnel des existences et prospérité (il s'agit là des maîtres mots de ce que Marcuse appelle le « nouvel autoritarisme »), Roszak tire la conclusion suivante : « Sous le règne de la technocratie, nous devenons la plus scientifique des sociétés – et pourtant, comme le personnage de Kafka, les hommes du monde “développé” deviennent de plus en plus les vassaux effarés de châteaux inaccessibles où des techniciens invisibles décident leur destin »<sup>16</sup>.

Dans les années cinquante d'abord, puis dans les années soixante, une partie de la jeunesse américaine proteste contre ce « Moloch omnivore »<sup>17</sup>. L'Amérique d'Eisenhower, de Kennedy et de Johnson résonne de voix dissidentes qui s'élèvent contre ce pouvoir

---

<sup>13</sup> Robert McNamara fut Secrétaire à la Défense entre 1961 et 1968, puis Président de la Banque mondiale. La traduction française de *The Essence of Security* paraît chez Fayard en 1969 sous le titre *Sécurité américaine et paix mondiale*.

<sup>14</sup> Roszak, *op. cit.*, p. 25-26.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>17</sup> Allen Ginsberg, *Howl and Other Poems* (1956), Paris, Éditions Christian Bourgois, 1993.

technocratique, à la fois impératif et anesthésiant, et contre cette sur-direction aliénante. Mais ces voix qui se font entendre, quelles sont-elles ?

### **Contestation et conservation**

On parle de la jeunesse rebelle des années soixante en laissant toujours l'impression que la contestation fut générale, ou du moins majoritairement partagée. Or, c'est loin d'être le cas. La plupart des jeunes Américains blancs des classes moyennes n'ont guère remis en cause les choix politiques de leurs dirigeants, ils n'ont pas dénoncé la société d'abondance dans laquelle ils grandissaient, n'ont pas condamné le paternalisme oppressant, la ségrégation raciale et le sexisme. Ils ont au contraire perpétué les idées et les comportements des générations précédentes<sup>18</sup>.

L'image propagée par les médias d'« un pays au bord de la révolution et d'une jeunesse unie dans la révolte » est une image fautive. Ainsi, c'est bien le républicain conservateur et populiste Ronald Reagan qui est élu en novembre 1966 gouverneur de Californie, et non le démocrate sortant Pat Brown. Et c'est bien les candidats conservateurs Richard Nixon et George Wallace qui obtiennent, en 1968, les meilleurs résultats auprès des électeurs âgés de 21 à 29 ans, devant le candidat démocrate Hubert Humphrey. Si l'essor du néo-conservatisme californien « se nourrit d'éléments socio-politiques propres à cet État », il annonce néanmoins une évolution idéologique confirmée par l'élection présidentielle de 1968, année des assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy, entre le *Summer of Love* de l'été 1967 et le festival de Woodstock d'août 1969<sup>19</sup>.

L'activisme contre-culturel n'a concerné qu'une minorité de réfractaires, même si les différents mouvements sociaux, politiques et culturels auxquels ils ont participé forment, « au

---

<sup>18</sup> Voir Edward K. Spann, *Democracy's Children: The Young Rebels of the 1960s and the Power of Ideals*, Wilmington, SR Books, 2003.

<sup>19</sup> Dans son ouvrage *Révoltes et utopies. Militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante* (Paris, PUF, 2011), Claude Chastagner rappelle qu'un sondage de 1971 « indique que 87% des jeunes Américains estiment que les enfants doivent respecter leurs parents », « alors [même] que le conflit des générations paraît à son comble » : « Au total, un étudiant sur cinq seulement aurait participé à une manifestation entre 1965 et 1968. En 1970, à l'apogée de la mobilisation contre la guerre du Vietnam, pas plus de 11% des étudiants se considèrent comme radicaux (soit environ 900 000 sur un total de 8 millions ; et il s'agit là du pourcentage le plus élevé de la décennie) », p. 10.



bout du compte », « la trace la plus vivante de cette époque », donnant naissance, « dans l’imaginaire occidental, au mythe des “années soixante” »<sup>20</sup>.

Lorsqu’il rédige son livre, Roszak essaie encore d’évaluer la capacité de renversement de ces fractions contestataires. La constellation culturelle qu’il observe n’a pas la netteté que lui conféreront les travaux ultérieurs des spécialistes de cette période. Elle forme une nébuleuse faite d’activistes de la Nouvelle Gauche, de beatniks vieillissants, de *Diggers*, de hippies et de yippies.

L’identification de cette constellation dissidente n’est pas inopportune. Car, ont longtemps affirmé les historiographes américains, une ligne de partage, dont le tracé déterminerait le rapport entre contre-culture et militantisme politique, l’aurait traversée. Ce diagnostic a certes évolué : on est passé d’une historiographie partisane à une histoire distanciée. Mais le sens du mot de contre-culture, à chaque fois engagé, a-t-il varié ?

Les premiers travaux conséquents sur la période paraissent dans les années 1980-1990, et ils sont le fait d’anciens militants. Distinguant engagement politique et contre-culture, ces derniers s’emploient à valoriser la première partie de la décennie, dominée par l’activisme de la Nouvelle Gauche, au détriment de la seconde, marquée par une radicalisation des luttes et une indistinction des revendications.

Avait-on là deux types d’activisme opposés ou s’agissait-il de formes complémentaires, voire interdépendantes, d’implication ?

Les premiers historiographes de la période opposent nettement ces deux orientations. C’est le cas de Todd Gitlin, sociologue et historien, mais aussi ancien cadre du SDS (*Students for a Democratic Society*), dont le récit coupe la décennie en deux moitiés distinctes, entre « years of hope » et « days of rage ». À une période initiale de progrès politiques et sociaux, où le militantisme porta ses fruits, aurait succédé une phase de déclin engendrée par la contradiction croissante entre le combat altruiste des militants de la Nouvelle Gauche et, sur un double front, les violences de factions radicalisées d’une part, l’individualisme narcissique des

---

<sup>20</sup> Simon Grivet, « De Berkeley à Watts, la Californie entre contestation et réaction conservatrice », *Pouvoirs*, n° 133, 2010/2.

hippies de l'autre<sup>21</sup>. Chez Gitlin (mais aussi chez James Miller ou Tom Hayden), la contre-culture, toute négative, n'est dès lors que la face obscure de la Nouvelle Gauche (« *the dark side of the New Left* »)<sup>22</sup>.

Une deuxième vague d'historiens et d'historiennes a remis en cause cet étroit clivage (citons les travaux de Michael Doyle, Peter Braunstein, David Farber, David McBride, Doug Rossinow, John McMillian, Alice Echols, Beth Bailey, Sohnya Sayres)<sup>23</sup>.

Au milieu des années 1990, le récit des *Sixties* évolue nettement. La contre-culture n'y apparaît plus comme la seule expression d'une révolte culturelle, volontiers réduite à ces expérimentations artistiques, narcotiques et communautaires. L'interaction de cette révolte avec le Mouvement des droits civiques est mise en lumière ; le rôle de la Nouvelle Gauche est relativisé et n'est plus considéré comme le pivot de la décennie. Des sources primaires inédites (archives, manuscrits, journaux *underground*, tracts, textes de lois, témoignages oraux, dossiers du FBI ou des services de police) sont exhumées : elles offrent une autre vision de cette époque, plus riche et nuancée, « une vision "d'en bas", où le rôle des simples participants n'est pas occulté par celui des *leaders* et des responsables des grandes organisations ».

En outre, une place plus importante est donnée aux questions de classe et de genre, ainsi qu'au rôle des médias. Privilégiant une approche généraliste et globalisante, les premières études se concentraient sur les hauts lieux de la dissidence (San Francisco, New York, Chicago). La démarche est maintenant régionaliste : les centres urbains moins médiatisés (Los Angeles

<sup>21</sup> La lutte armée du groupuscule clandestin *Weather Underground* est l'une des expressions extrêmes de cette radicalisation.

<sup>22</sup> Todd Gitlin, *The Sixties: Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam Books, 1987. Voir aussi James Miller, *Democracy is in the Streets: From Port Huron to the Siege of Chicago*, New York, Simon & Schuster, 1987.

<sup>23</sup> Peter Braunstein and Michael Doyle, *Imagine Nation: The American Counterculture of the 1960's and 1970's*, New York, Routledge, 2002 ; David Farber, *The Sixties: From Memory to History*, Chapel Hill, North Carolina University Press, 1994 ; *The Conservative Sixties*, Berne, Suisse, Peter Lang Publishing, 2003 ; David McBride, *On The Fault Line of Mass Culture and Counterculture: A Social History of the Hippie Counterculture in 1960s Los Angeles*, Ph.D. diss., University of California, 1998 ; Doug Rossinow, *The Politics of Authenticity: Liberalism, Christianity, and the New Left in America*, New York, Columbia University Press, 1998 ; John McMillian, *Smoking Typewriters: The Sixties Underground Press and the Rise of Alternative Media in America*, New York, Oxford University Press, 2011 ; Alice Echols, *Shaky Ground: The Sixties and its Aftershock*, New York, Columbia University Press, 2002 ; *Daring to be Bad: Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989 ; Beth Bailey, David Farber (eds.), *America in the Seventies*, Lawrence, University of Kansas Press, 2004 ; Sohnya Sayres, *The Sixties Without Apology*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984.

par exemple, ou Austin, au Texas), les États délaissés (ceux du Midwest) et les petites villes anonymes sont étudiés<sup>24</sup>.

Mais c'est sur les rapports entre le politique et le culturel que cette nouvelle génération de chercheurs s'est éloignée de la précédente. Loin d'être récusées, les relations d'interdépendance du politique et du culturel sont au contraire mises en évidence. Il apparaît ainsi que les racines idéologiques ou intellectuelles de la contestation sont communes aux divers groupes rebelles ; que les goûts et les pratiques artistiques sont très souvent comparables ; que les attentes sont similaires. Sans être identiques, les problématiques sont entremêlées<sup>25</sup>.

Certes, il ne s'agit pas d'uniformiser les différentes formes d'effraction et de radicalité. La « révolution hippie » se distingue nettement de l'activisme du Mouvement des droits civiques. Mais à mesure que les années passent, de nouvelles façons d'entrer en dissidence apparaissent pour les uns et pour les autres. La dissémination des revendications et des expérimentations invalide la bipartition des *Sixties* entre bonnes et mauvaises années. Cette partition partisane masque une fluidité qui l'annule largement.

Cette importante évolution de la recherche permet de renouveler l'intelligibilité de cette période cruciale. Passant de la démarcation (pour la première génération de sociologues et d'historiens) à l'interdépendance du politique et du culturel (pour la seconde, autour des années 2000), le regard s'est déplacé. De nouveaux acteurs et de nouvelles pensées, dont les possibilités de renversement étaient jusqu'alors négligées ou minorées, ont été identifiés : le féminisme, l'écologisme ou encore les minorités sexuelles.

De cette évolution découlent trois conséquences :

- l'articulation réévaluée du politique et du culturel libère la notion de contre-culture des réductions historiques qui l'affaiblissent et des clichés journalistiques qui l'infantilisent, pour lui conférer une radicalité inédite ;
- cette articulation impose de pluraliser la notion de contre-culture, qui éclate en pensées et en pratiques hétérogènes dont on mesure enfin le complexe entrelacs. L'élan général

---

<sup>24</sup> Andrew J. Diamond, Romain Huret, Caroline Rolland-Diamond, « Introduction », in *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années soixante*, Paris, Éditions Fahrenheit, 2012, p. 9.

<sup>25</sup> « Une démarcation rigide entre culture et politique passe à côté de l'essentiel », écrit Marilyn B. Young dans sa préface au collectif *Image Nation: The American Counterculture of the 1960s and 70s*, New York, Routledge, 2002 (Peter Braunstein, Michael William Doyle eds.).

d'émancipation des *Sixties* fait apparaître, au cours même de cette période, des mouvements contre-culturels contradictoires. Et ces contradictions en travaillent la signification ;

- cette réévaluation modifie en profondeur la *doxa* contre-culturelle. Un exemple suffit à le montrer : du « *Peace and Love* » machiste et « phallogocentré » au féminisme qui en dénonce et en déconstruit les représentations, certes transgressives mais invariablement dominantes, la rupture commence à peine à être étudiée tant sont aveuglants et aveuglés les discours de l'émancipation souriante des corps et des esprits des *Flower Children*.

Force est de constater cependant que cette évolution significative n'a pas transformé le paradigme même de contre-culture, qui reste attaché à une période, un modèle, des discours et des formes d'expression inchangés. La réécriture tardive du récit contre-culturel américain a engendré la possibilité d'analyses fécondes ; mais elle a maintenu néanmoins la contre-culture dans le cadre étroit des années 60. Elle lui refuse donc le pluriel qu'elle réclame désormais : il n'a pas une contre-culture, mais des contre-cultures américaines. Elle en conserve les limites historiques habituelles : le tournant des années 1970 et la fin de la guerre du Viêt-Nam. Elle fige l'usage du mot, dont est confirmée l'invariable américanité, ignore les mutations du champ contre-culturel au cours des décennies suivantes, tant aux États-Unis qu'en Europe (car il y a aussi des contre-cultures européennes !).

Or ce *storytelling*, dont nous avons hérité, n'est pas seulement erroné, il est intenable.

### **Post-scriptum à un projet inachevé**

Les années 1970 et 1980 offrent un double visage : elles sont à la fois celles du recyclage libéral-libertaire des *Sixties* et celles d'une brisure radicale dont la contre-culture punk est l'une des expressions les plus sombres.

Dès 1968, ce que Roszak désigne du mot de « contre-culture » est déjà en train de devenir pour beaucoup « *a tired, empty cliché* ». L'adoption massive des symboles, des mots et des valeurs de la dissidence par la société de consommation est si rapide que sa puissance subversive en est atteinte (le *Journal de Californie* d'Edgar Morin, publié en 1970, témoigne de ce dépérissement précoce<sup>26</sup>). À peine les feux de la contestation s'éteignent-ils outre-Atlantique qu'on déclare achevée ce qu'on appelle communément la contre-culture.

On ne sut donc nommer les dissidences radicales qui succédèrent au *Flower Power* californien et au « joli mois de Mai » français, celles par exemple qui en dénonçaient les illusions, les impasses ou les complaisances. On ne sut dire ce point de cassure des années soixante-dix, moment de la contre-culture chaotique punk, mais aussi moment d'émergence des pensées contre-culturelles féministe et écologique qui non seulement se retournaient contre les schémas politiques et sociaux hégémoniques, mais défaisaient également, dans une critique radicale de la contre-culture, ces mêmes schémas perpétués par ses acteurs émancipés<sup>27</sup>.

La vulgate anglo-saxonne, devenue universelle, fut inopérante pour accueillir ces impulsions contradictoires. Le modèle stable qu'elle perpétuait délimitait un champ clos qui ne connaissait ni après ni au-delà<sup>28</sup>.

Cette version simplifiée de l'histoire contre-culturelle doit être dépassée. La contre-culture est un dispositif récurrent qui inquiète le donné culturel dominant, en conteste les constructions et les évidences. Son rôle (et le travail est immense) est d'essayer de transformer le réel depuis une critique des discours et des pratiques de la domination. « Nous libérer de la culture aliénée » en représente « l'utopie »<sup>29</sup>.

C'est pourquoi la contre-culture n'est pas un projet moribond qui appartiendrait à un temps révolu. Alternative, minoritaire, elle met en cause – hier, aujourd'hui et demain – l'ordre admis, institué, réglementé, du pouvoir, du savoir, du « spectacle », de la gouvernance, du travail et de la sexualité. C'est en tant que potentialité critique et « possibilité de vivre à la

<sup>26</sup> Edgar Morin, *Journal de Californie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. "Points", 1980 (première édition 1970).

<sup>27</sup> Voir Olivier Penot-Lacassagne, « *Növolittérature... à la brisure des années 1970* », *Études françaises*, vol ; 54, n° 1 (« Écritures de la contestation. La littérature des années 68 », Les Presses Universitaires de Montréal, 2018, p. 135-152.

<sup>28</sup> Guillaume le Blanc, *La Philosophie comme contre-culture*, Paris, PUF, 2014, p. 2.

<sup>29</sup> Herbert Marcuse, *La Fin de l'utopie*, Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé éditeurs ; Paris, éditions du Seuil, 1968, p. 8.

lumière de l'acte critique » qu'elle doit être considérée. Restituer depuis les années 1950 la complexité et les saillances du projet qu'elle porte, c'est interroger encore et toujours l'actualité – *l'aujourd'hui* – d'une telle possibilité critique, sa nécessité et ses enjeux.

Pour chaque époque, confrontée à la vulgarisation marchande, à la dévaluation médiatique, à la neutralisation critique, c'est bien la possibilité même d'une contre-culture—c'est-à-dire « le projet d'une nouvelle société »—qui se pose. Quels concepts et quels dispositifs ont été déployés après les années 1980 ? Quelles façons d'entrer en dissidence sont inventées aujourd'hui ? Quelles perspectives d'émancipation et de transformation ouvrent-elles ?

À l'encontre du « Système » (Roszak) ou du « capitalisme du désastre »<sup>30</sup>, il existe des pensées et des pratiques contre-culturelles qui questionnent le « sens du monde » et le « sens de la vie ». Les contre-cultures trouvent en ce questionnement leur définition et leur orientation. Reconsidérant les rapports du passé, du présent et de l'avenir, elles se demandent où « nous » allons collectivement. La possibilité d'une contre-culture, définie comme *théorie et pratique de la pensée critique*, n'est donc nullement forclosée.

## SOURCES CITÉES

- BAILEY, Beth, FARBER, David (eds.), *America in the Seventies*, Lawrence, University of Kansas Press, 2004.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957.
- BRAUNSTEIN, Peter, DOYLE, William (eds.), *Image Nation: The American Counterculture of the 1960s and 70s*, New York, Routledge, 2002.
- CHASTAGNER, Claude, *Révoltes et utopies. Militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante*, Paris, PUF, 2011.
- DIAMOND, Andrew J., HURET, Romain, ROLLAND-DIAMOND, Caroline, « Introduction », in *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années soixante*, Paris, Éditions Fahrenheit, 2012.
- ECHOLS, Alice, *Daring to be Bad: Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.
- ECHOLS, Alice, *Shaky Ground: The Sixties and its Aftershock*, New York, Columbia University Press, 2002.
- FARBER, David, *The Sixties: From Memory to History*, Chapel Hill, North Carolina University Press, 1994.
- FARBER, David, *The Conservative Sixties*, Berne, Suisse, Peter Lang Publishing, 2003.
- GINSBERG, Allen, *Howl and other Poems (1956)*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 1993.
- GITLIN, Todd, *The Sixties: Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam Books, 1987.
- GOFFMAN, Ken, JOY, Dan, *Counterculture Through the Ages: From Abraham to Acid House*, New York, Villard, 2004.
- GRIVET, Simon, « De Berkeley à Watts, la Californie entre contestation et réaction conservatrice », *Pouvoirs*, n° 133, 2010/2.
- KLEIN, Naomi, *La Stratégie du choc : la montée du capitalisme du désastre*, Paris, Actes Sud, 2008.
- LE BLANC, Guillaume, *La Philosophie comme contre-culture*, Paris, PUF, 2014.
- MARCUSE, Herbert, *La Fin de l'utopie*, Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé éditeurs ; Paris, éditions du Seuil, 1968.

<sup>30</sup> Naomi Klein, *La Stratégie du choc : la montée du capitalisme du désastre*, Paris, Actes Sud, 2008.

- McBRIDE, David, *On the Fault Line of Mass Culture and Counterculture: A Social History of the Hippie Counterculture in 1960s Los Angeles*, Ph.D. diss., University of California, 1998.
- McMILLAN, John, *Smoking Typewriters: The Sixties Underground Press and the Rise of Alternative Media in America*, New York, Oxford University Press, 2011.
- McNAMARA, Robert, *The Essence of Security: Reflections in Office*, New York, Harper and Row, 1968.
- MILLER, James, *Democracy is in the Streets: From Port Huron to the Siege of Chicago*, New York, Simon & Schuster, 1987.
- MILLS, Charles Wright, *The Power Elite*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1956.
- MORIN, Edgar, *Journal de Californie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. "Points", 1980 (première édition 1970).
- PENOT-LACASSAGNE, Olivier, « *Növolittérature... à la brisure des années 1970* », *Études françaises*, vol ; 54, n° 1 (« Écritures de la contestation. La littérature des années 68 », Les Presses Universitaires de Montréal, 2018, p. 135-152.
- ROSSINOW, Doug, *The Politics of Authenticity: Liberalism, Christianity, and the New Left in America*, New York, Columbia University Press, 1998.
- ROSZAK, Theodore, *The Making of a Counter-Culture: Reflections on the Technocratic Society and its Youthful Opposition*, London, Faber and Faber, 1969.
- SAYRES, Sohnya, *The Sixties Without Apology*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984.
- SPANN, Edward K., *Democracy's Children: The Young Rebels of the 1960s and the Power of Ideals*, Wilmington, SR Books, 2003.